

Offprint from

Federation Nationale des Deportes et Internes Resistants et Patriotes

Creer pour Survivre

Paris 1996

Donald KENRICK

Spécialiste de la question tzigane,  
Londres (Grande Bretagne)

## LES CHANTS TZIGANES DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION

*J'ai utilisé dans ce texte le mot tzigane [Gypsy] en tant que synonyme de Rom, et le terme Sinti seulement lorsque j'ai évoqué le sous-groupe Sinti. En anglais, "Gypsy" n'a aucune connotation péjorative.*

Je ne parlerai ici que des chants composés ou probablement composés dans les camps et hors des camps de travail forcé et de concentration pendant la période du génocide nazi. Je ne ferai que mentionner les chansons ou poèmes écrits après 1945, qui sont nombreux maintenant, les écrivains roms contemporains ayant commencé à s'intéresser à ce sujet. Parmi ceux-ci, on peut citer la complainte de Dimiter Golemanov : "Les pierres regardent autour d'elles avec colère" [U bara dikhina uprundus hoimi] et le poème

de Rajko Djuric sur "Les yeux de Mengele", les yeux que le soi-disant médecin prélevait sur les victimes assassinées.

Je traiterai ici d'un ensemble de dix chants au maximum - un nombre qui semble peu élevé quand on sait que plus d'un million de Roms vivaient en Allemagne, dans les pays occupés et les puissances de l'Axe. Pourquoi dix seulement ? La première hypothèse est que pas plus de dix chants ont été composés ; la deuxième, que plus de dix ont été créés mais qu'ils n'ont pas été transmis ; et la troisième, bien sûr, qu'ils ont été composés et transmis, mais que je ne les ai pas trouvés.

### ***La musique tzigane dans les camps***

Je suis néanmoins convaincu que très peu

de chants ont été composés parce que la musique tzigane a rempli un rôle particulier dans les camps. Tout d'abord, nous savons que les S.S. avaient constitué des orchestres tsiganes en de nombreux endroits pour accompagner les déportés partant au travail, pour jouer pendant que des détenus étaient battus ou pour d'autres occasions encore, pour l'agrément des S.S. ou celui de visiteurs importants, par exemple. Dans le premier cas, le répertoire comprenait des oeuvres de musique allemande. Dans le deuxième, les S.S. aimaient entendre des airs traditionnels tsiganes, ou considérés comme tels, de ceux qu'on interprétait dans tous les restaurants européens entre 1918 et 1945. Il y avait des orchestres tsiganes à Auschwitz, Buchenwald, Lackenbach et ailleurs.

Les Roms jouaient aussi pour les autres déportés du camp, en échange de nourriture ou en remerciement. Dans ce cas, leurs codétenus voulaient être distraits et non pas entendre pleurer sur leur sort.

Le rôle principal de la musique pour les Tsiganes consistait donc à faire plaisir aux autres, soit aux gardiens S.S. soit aux autres déportés. Dans certains camps, les instruments ne sortaient que lorsque les gardiens leur demandaient de jouer, dans d'autres, ils avaient été confisqués.

Voici quelques témoignages oculaires sur les Tsiganes et la musique dans les camps. Eugen Kogon parle de Buchenwald dans ce passage que l'on cite souvent :

*“Il était horrible de voir et d'entendre les Bohémiens jouer leurs marches joyeuses pendant que les détenus traqués défilaient devant eux, en ramenant au camp leurs camarades morts ou mourants. (...) Je me souviendrai*

*toujours de cette glaciale soirée du jour de l'An de 1939 (...) Soudain, j'entendis un violon de tzigane jouer dans un block, comme si cela venait de très loin, de temps et de pays plus heureux, accents de la Puszta, mélodies de Vienne et de Budapest, chansons du pays natal...” (1).*

Un détenu norvégien se souvient d'enfants arrivant à Sachsenhausen en provenance de Ravensbrück le 4 mars 1945 :

*“Les enfants étaient tsiganes, merveilleusement beaux et charmants, affamés et musiciens. Dans le Block 16 des Norvégiens, on en fit manger quelques-uns et ils donnèrent un concert en signe de reconnaissance” (2).*

Rudolf Kustermeier, de Bergen-Belsen, raconte :

*“Il y avait toujours des violons et des guitares dans le camp et quelques tsiganes jouaient un peu de musique le soir. Les derniers jours, il se forma soudain un orchestre tzigane. Les S.S. encouragèrent les musiciens en leur distribuant des cigarettes et ils jouèrent du matin au soir, pendant que des corps gisaient sur le sol et que les S.S. faisaient pleuvoir des coups sur les prisonniers chancelants au rythme de mélodies de Lehar et de Johann Strauss. Les Tsiganes jouaient même la nuit. Personne ne pouvait dormir. Nous étions dans nos baraques, exténués. Les Tsiganes passaient de l'une à l'autre, jouaient quelques morceaux, collectaient de petits cadeaux et sortaient. Ils entrèrent dans notre baraque à 11 heures du soir, puis à 2 heures et encore une fois à 5 heures du matin. Certains détenus s'y opposèrent en disant que c'était de la folie, mais d'autres étaient contents d'avoir une distraction” (3).*

C'est au son de leur propre musique que

les Roms emmenés à Jasenovac, le camp Oustachi en Croatie, allèrent à la rencontre de la mort. *“Chaque jour, de six à douze wagons déchargeaient leur cargaison de Tsiganes. Les Oustachis prenaient d’abord les hommes et leur ordonnaient de chanter “Béni soit Pavelic qui a tué les maraudeurs serbes”. Ils leur disaient qu’ils avaient été conduits jusqu’ici pour coloniser les terres des partisans serbes. Puis ils leur faisaient traverser la rivière pour rejoindre Ustice. Là, poussés dans des maisons, ils étaient tués à coups de marteau puis enterrés dans des fosses de jardins”*(4).

Environ 30 000 Tsiganes, plus qu’à Auschwitz, furent expédiés au camp d’extermination de Jasenovac. Il y eut peut-être une centaine de rescapés. Aucun chant contemporain n’en témoigne. Le souvenir de Jasenovac subsiste cependant dans un poème du Yougoslave Rasim Sejdic, dont le *Ils piétinèrent le violon tsigane [Gazisarde e romane violina]* est cité dans de nombreuses anthologies. En revanche, Jarko Jovanovic, un autre Yougoslave aujourd’hui décédé, choisit Auschwitz plutôt que Jasenovac pour site de son chant *Jekh diesoro ratvalo avilo* [Survint un jour sanglant].

C’est dans ce contexte – le rôle des musiciens tsiganes dans les camps – que nous pouvons peut-être comprendre pourquoi les Tsiganes n’y ont composé que peu de chants originaux.

### ***Jouer et chanter pour soi***

Le deuxième rôle de la musique pour les Roms, c’était de se remonter le moral avec des chants évoquant la liberté passée et

l’espoir d’une liberté éventuelle, plus appropriés que des chants tristes à propos du présent.

Rudolf Weisskopf-Vitek, médecin du camp tzigane d’Auschwitz, écrivait : *“Souvent le soir les Tsiganes chantaient, jouaient et dansaient. On aurait dit qu’ils avaient complètement oublié où ils se trouvaient et dans quelles conditions.”*

Voici une chanson populaire parmi les Tsiganes Lovari qui n’avait rien à voir avec la vie du camp :

*“L’une était blanche, l’autre était noire  
la troisième était mon amoureuse  
mais la première était la plus belle.  
Donne-moi mon pistolet  
Que je lui tire une balle dans le coeur  
Pour qu’elle n’en aime pas un autre”*(5).

Ceija Stojka, une Rom autrichienne qui survécut à Auschwitz, cite exceptionnellement une chanson composée bien avant la période nazie mais qui, dit-elle, s’applique parfaitement à Auschwitz :

*Mamo, mamo, soste barardan man...  
“Maman, maman chérie  
Pourquoi m’as-tu élevée  
Pour que je vive pauvre  
Dans ce monde...”*(6).

Dans un livre récemment paru, Ceija raconte qu’on chantait aussi dans le camp : *“Ma mère fredonnait sans cesse. Elle chantait souvent une chanson qui lui rappelait son mari, arrêté en 1941 et dont elle n’avait plus eu de nouvelles. C’était Weisse Chrysanthemen schenk’ ich dir zum Hochzeitstag* [Je t’offrirai des chrysanthèmes blancs le jour de ton mariage].”

C’est seulement après la guerre, quand elle

réalisa que son mari était mort, que la mère de Ceija se mit à chanter une autre chanson:

*“Halas ame o Hitler  
mudardas mure romes...  
Hitler nous a détruits  
Il a tué mon mari...”* (7).

Ceija raconte :

*“Ma soeur Kathi devint tout à coup très triste. Elle regarda les autres femmes dans la baraque et commença à chanter. Sa voix était belle et profonde, comme celle de Zarab Leander, et elle avait de magnifiques cheveux noirs bouclés. Elle chanta “Ich weiss, es wird einmal ein Wunder geschehen” [Je sais qu’un jour un miracle se produira], et tout le monde dans la baraque se mit à chantonner doucement avec elle”* (8).

Et, effectivement, un miracle se produisit pour Kathi. Sa soeur et elle furent évacuées d’Auschwitz avant que les Tsiganes y soient gazés en masse et elles survécurent jusqu’à la libération. En 1946, elle composa *Sas ma mamu dosta love* [Quand j’avais de l’argent], qui devait connaître un grand succès dans toutes les communautés roms(9).

Ceija Stojka évoque un autre chant, interprété sur l’air de *Lili Marlene*, qui fut composé à Auschwitz : *Angekommen sind wir in Auschwitz-Paradies* [Nous voilà arrivées au paradis d’Auschwitz](10), ainsi qu’une chanson d’amour en dialecte sinti qu’elle avait apprise d’une autre détenue. Mais elle ne dit rien de cet autre chant en romani que nous pensons avoir été composé au camp, Dre Auschwitz hi kher baro (voir ci-après).

Une autre rescapée autrichienne, Paula Nardai, a collaboré à l’anthologie *KZ-Lieder der Roma* [Chants roms des camps de concentration], ouvrage très utile mais mal inti-

tulé(11). Elle y dit qu’à Auschwitz on chantait très peu en romani. Elle se souvient surtout de marches allemandes que les détenus devaient entonner sur ordre des gardiens. Son chant (*Triste étoile*), présenté dans l’anthologie, fut composé après sa libération par les Britanniques d’un camp de travail forcé à Hambourg. Deux autres chants de Roms du Burgenland publiés dans l’anthologie datent sans doute aussi de l’après-guerre. Ils font référence à la mort par le gaz des derniers occupants du camp tzigane d’Auschwitz au moment de sa fermeture en 1944, ce qui signifie qu’ils n’ont pu être écrits pendant les quelque quinze mois de l’existence du camp. Il ne semble pas non plus qu’ils aient pu être créés dans un autre camp, quand la nouvelle de l’extermination se propagea jusqu’aux Tsiganes qui avaient été à Auschwitz mais qui avaient échappé au massacre final.

Je pense que peu de chants ont eu des thèmes directement liés à la vie du camp (ou qu’il y en ait eu de nouveaux en général). De tels chants auraient disparu avec leurs compositeurs et auditeurs. Par exemple, 4.000 Roms et Sintis environ ont passé quatre mois dans une section spéciale du ghetto de Lodz avant d’être expédiés dans le camp d’extermination de Chelmno. Si des chants y avaient été composés, ils auraient péri avec ces quatre mille victimes.

D’autres chants ont pu être écrits mais ils n’ont pas été conservés après la libération des camps. On sait très bien qu’après 1945 les Tsiganes ne voulaient pas parler de ce qu’ils avaient vécu. Ils avaient été forcés de briser des tabous en matière de nourriture, de toilette et de relations entre les sexes. Pour la

plupart des rescapés, la solution fut de jeter le voile sur la période nazie, comme si elle n'avait jamais eu lieu. Il existe peu de témoignages de première main de survivants roms ou sintis. Pas seulement parce que nombre de Tsiganes étaient analphabètes – une intelligentsia importante vivait en Europe de l'Est, qui publia des journaux dans les années 1930. Bien que l'usage de la langue romani ne fût pas encouragé dans les régimes d'après-guerre à l'Est, ces Tsiganes auraient pu rédiger leur histoire dans les langues majoritaires des pays où ils vivaient. Mais ils choisirent le silence. Dans son livre(12), Jerzy Ficowski montre que les Tsiganes polonais survivants ont rarement parlé de leurs expériences dans les camps.

Le poète Karoly Bari, un Rom hongrois, écrit : *“Dans les chansons improvisées, les rescapés n'évoquent jamais les tortures subies dans les camps, peut-être parce qu'on ne peut pas exprimer un tel degré de souffrance et de peur. Quand ils font référence aux camps, c'est dans un style sec et objectif. Ils ne décrivent que vaguement le lieu où se déchaîna cette folie de destruction et de cruauté. Pour traduire des sentiments indescriptibles, ils empruntent des formules dans des vieilles chansons, des prières, des plaintes. Quand il est question de liens entre un mort et ses proches, ces plaintes traditionnelles parlent de messages circulant entre les morts et les vivants - souvent portés par des oiseaux. Le camp de concentration devient ainsi la maison des morts, même si ses occupants sont encore vivants”*(13).

Karoly Bari cite l'un de ces vers :

*Ciriklori, ciriklori*

*ingar hiro de kathar*

*Ingar hiro, ke darava...*

*“Petit oiseau, petit oiseau*

*Emporte le message*

*Emporte le message que j'ai peur...”*

Une exception dans le silence prévalant en Pologne : Papusza qui, peu après la fin de la guerre, composa une longue ballade autobiographique sur ce qu'elle avait vécu. Elle l'écrivit phonétiquement en polonais. Le titre annonce le contenu : *“Larmes de sang – Ce que nous avons souffert sous les Allemands à Volhynia dans les années 43 et 44”*. Malheureusement, l'après-guerre fut tout aussi sombre pour la poétesse. Les Roms la considéraient comme une collaboratrice du gouvernement communiste polonais dans sa campagne pour mettre un terme au nomadisme, et elle subit l'ostracisme de son peuple. Ainsi donc, Papusza exceptée, les Roms n'incluaient pas dans leur répertoire les chants qu'ils avaient composés ou appris pendant la période nazie.

Il fallut attendre une vingtaine d'années après la Libération pour que des écrivains se préoccupent de ce qu'avaient vécu les Tsiganes et que leur histoire soit traitée comme elle le mérite - pas simplement comme une note en bas de page ou une annexe à un livre sur le destin des Juifs. Miriam Novitch (une Juive qui survécut à la guerre en grande partie parce qu'elle avait été déportée pour des motifs politiques et non raciaux) fut la première à collecter des documents et à faire parler les Tsiganes. Ses études ne parurent que dans les années 1960 et seulement dans des publications mineures. A partir de cette

époque, et pas uniquement en écho à son travail, des non-Tsiganes commencèrent à réunir des témoignages oculaires et parfois à poser des questions sur les chants.

Sur la base de ces écrits et des enquêtes menées par quelques musicologues qui se sont intéressés à la musique tzigane, j'ai rassemblé une dizaine de chants. Je dis une dizaine, parce que certains sont indubitablement des variantes d'après-guerre de compositions datant de la guerre. Je ne crois pas qu'on puisse en trouver beaucoup plus même si tous les survivants étaient interrogés.

### **Les chants**

Parlons maintenant de ces chants. La majorité d'entre eux ont pour thème un camp particulier et ont certainement été créés dans le camp en question. Plus de 20 000 Tsiganes ont été déportés à Auschwitz, dont 1 000 peut-être ont survécu. Comme je l'ai déjà dit, Ceija Stojka fut l'une d'entre eux mais elle ne mentionne pas le chant ci-dessous. Il existe cependant un chant qui a été conservé dans différentes variantes.

*Auschwitz-ate hi kber baro  
odoj besel mro pirano  
besel, besel, gondinel,  
the pre mande pobisterel*

*O, tu kalo cirikloro,  
lidza mange mro liloru  
Lidza, lidza mra romniake  
hoi som phandilo Auschwitz-ate*

Le premier couplet est chantée par l'amie d'un déporté :

*"A Auschwitz il y a une grande maison*

*où est assis mon bien-aimé,  
il est assis, il pense  
Et il m'oublie."*

Dans les suivants, c'est le déporté qui parle :

*"Oh, toi, oiseau noir  
Prends ma lettre  
Prends-la pour ma femme  
(pour lui dire) que je suis prisonnier à  
Auschwitz.*

*A Auschwitz on a très faim  
Et rien à manger.  
Pas même un bout de pain  
Et le chef de Block est mauvais.*

*Tous les jours il nous bat  
Et nous envoie au travail.  
Si une fille lui plaît, il l'emmène  
Et lui dit : couche-toi là."*

Mais tout espoir n'est pas perdu pour le chanteur :

*"Le jour où je partirai pour rentrer à la  
maison  
Je tuerai le chef de Block" (14).*

Cette version particulière fut chantée par Ruzena Danielova de Tchécoslovaquie. Elle fut déportée à Auschwitz, où moururent son mari et ses cinq enfants. Elle fut évacuée sur Ravensbrück avant la liquidation du camp tzigane d'Auschwitz.

Ruzena dit que le chant fut composé par un petit groupe de Roms travaillant ensemble. Il est probable que naquit au camp un chant qui intégra des éléments de chants qui avaient été interprétés avant la période nazie. Après

1945, on en entendit plusieurs variantes en Pologne et Tchécoslovaquie(15).

Pour le camp de concentration de Nis en Serbie, nous disposons d'une chanson et de quelques informations sur son auteur présumé :

*Phabol lampa maskar o logori,  
voi svetil amare Romenge.*

*De ma Devla  
dui bare phakora  
te urav*

*Nemso te mudarav*

*Te lav lestar  
o bare nataira  
tai te phutrav  
o Nisko logori.*

*“Une lampe brille  
Au milieu du camp  
Elle éclaire nos Roms.*

*Donne-moi, oh Seigneur,  
Deux grandes ailes  
Pour que je m'envole,  
Pour tuer un Allemand  
Pour prendre ses grandes clefs  
Et pour ouvrir  
Le camp de Nis.”*

Bien que le texte donne l'impression que l'auteur du chant se trouve à l'extérieur et veut voler jusqu'au camp pour en avoir les clefs, on pense qu'il a été composé à l'intérieur, dans les circonstances suivantes. Le 20 octobre 1942, la police fasciste serbe sous la direction d'officiers allemands cerna le quartier tsigane de Nis avec ordre d'arrêter tous les hommes, qui serviraient d'otages et

seraient fusillés si des partisans tuaient des soldats allemands. 540 Roms de Nis et des villages voisins furent arrêtés et internés dans un camp à Crveni Krst près de Nis. Une délégation de chefs tziganes se rendit à Belgrade pour demander la libération des prisonniers, dont 90 seulement furent relâchés. Parmi les détenus se trouvait Jakob Hasi-movic, un violoniste qui, d'après des témoins oculaires, jouait tous les jours pour entretenir le moral de ses compagnons. Avec 89 autres hommes il fut emmené sur la colline voisine de Bubanj le 3 février 1943 et fusillé comme otage. Il est possible que Jakob ait composé ce chant.

Un autre chant débutant par les mêmes mots est connu des plus vieux habitants de Novi Sad, mais il n'a pas été transmis aux générations suivantes :

*Phabol lampa  
merel lampa ando Straflageri.  
kote besen, kote roven  
e sremoske Roma...*

*“Une lampe brille  
Une lampe s'est éteinte dans le camp dis-  
ciplinaire.  
C'est là que sont, c'est là que pleurent  
Les Tsiganes de Srem...” (16).*

Komarom (Komarno), dans la Slovaquie occupée par la Hongrie, était un camp de concentration pour les Juifs mais, pour les Tsiganes, c'était surtout un camp de transit. Voici son chant dont je ne possède pas le texte original en romani. Il a été identifié en 1983 mais la force de ses mots me laisse croire qu'il date de la période nazie.

*“La salle du ghetto de Komarom,  
tous les Tsiganes la connaissent.*

*Et ils crient à leurs familles  
que la salle du ghetto pue.  
Je suis dans le ghetto.  
Ils m'ont rasé la tête.  
Mon Dieu, que dois-je faire ?  
Courir ou m'arrêter ?  
Si je cours, ils vont me tirer dessus,  
Si je reste, ils me battront à mort*"(17).

Deux camps furent ouverts en Bohême et Moravie occupées par l'Allemagne, Lety et Hodonin. D'abord camps de travail, ils furent ensuite transformés en camps de concentration. A leur fermeture, la majeure partie des détenus qui n'y avaient pas succombé à la maladie furent transférés à Auschwitz. Il y eut quelques libérations. Environ deux à trois cents Tsiganes tchèques survécurent. Mais leur communauté n'existe plus car elle a été absorbée par les Tsiganes slovaques plus nombreux. Un chant a été conservé, sans doute composé à Lety ou Hodonin, pas à Auschwitz :

*Andr'oda taboris  
ai, phares buti keren,  
mek mariben buden...*

*"Dans ce camp  
oh ! ils travaillent dur  
Et ils sont battus.  
Ne me frappe pas  
Ne me bats pas,  
Ou tu me tueras.  
J'ai des enfants chez moi,  
Qui les élèvera ?"*

Pris littéralement, ce texte doit avoir été écrit dans les débuts des camps, c'est-à-dire quand ils n'étaient encore que des camps de

travail. Car lorsqu'ils devinrent des camps de concentration, les enfants y furent détenus avec leurs parents.

Les thèmes des chansons que j'ai citées sont clairs. La vie au camp est mauvaise. Toutefois, il y a des chances de survie. Dans l'une des mélodies, le chanteur dit : "*Le jour où je rentrerai à la maison*" et non pas "*si je rentre*". N'oublions pas que les nazis ont rarement annoncé aux détenus qu'ils allaient mourir. Ils leur disaient qu'ils seraient évacués vers l'est, où ils recevrait un lopin de terre. La destination était Auschwitz. Là, on affirmait qu'ils resteraient jusqu'à la fin de la guerre et qu'ils seraient ensuite libérés. Et maintenant il fallait qu'ils se déshabillent et qu'ils prennent un bain...

### ***A l'extérieur des camps***

Ainsi donc l'espoir persistait-il à l'intérieur des camps comme parmi les familles à l'extérieur.

Je vais maintenant évoquer les chansons composées hors des camps par des Tsiganes Vlah de Hongrie. Les Roms Vlah, contrairement à ceux des Carpates, font de la musique surtout pour leur propre plaisir, et non pas pour celui des non-Tsiganes, et l'improvisation y est reine. Un air original peut être composé sur le champ pour célébrer un événement ou un chant ancien recevoir de nouvelles paroles pour pleurer un jeune homme tué dans une rixe. L'auteur du chant suivant déplore les bombes hitlériennes et s'afflige sur le sort des prisonniers des camps. Les bombardements dont il parle sont peut-être ceux de 1944 qui devaient contenir l'avance des armées soviétiques.

*Ale train le Bacskake Roma*  
*Le Stremoske mudarde pe droma...*  
*"Oh ! Tsiganes de Backsa*  
*Les Allemands les ont tués sur la route*  
*Les Allemands sont venus avec de grosses*  
*bombes.*  
*Les Russes sont venus avec des mines.*  
*Hitler est là, oh ! que va-t-il nous faire ?"*

Je pense que nous avons ici deux chants originaux réunis en un seul. La deuxième partie reprend le thème du prisonnier :

*Avoi Hitler, pbuter ti kapuva*  
*te sai dikhav muri familia.*  
*"Ouvre ta porte, Hitler.*  
*Laisse-moi voir ma petite famille."*

Ce chant est connu en Hongrie sous le nom de *Ballade d'Hitler*. Cette version a été trouvée par Kamil Erdos dans le comitat de Bekes(18).

Kamil Erdos a publié quatre chants en tout relatifs au génocide, dont deux variations sur la *Ballade d'Hitler*. Le troisième est autobiographique. La chanteuse et sa famille ont été déportées à Auschwitz. Elle est la seule survivante. Veso est le nom de son fils. Elle a composé ce chant juste après sa libération et je l'intègre dans les oeuvres contemporaines de la période nazie :

*Ai, ligerde tu, Veso.*  
*De, le Niamci raklore*  
*Nai ma marandasi*  
*De, ci rati, ci diese...*

*"- Hélas, Veso, ils t'ont emmené*  
*Les jeunes Allemands.*  
*Je ne trouve plus le repos*  
*Ni la nuit ni le jour.*

*Hélas ! ils t'ont emporté*  
*Mon petit garçon.*  
*Je ne trouve plus le repos*  
*Ni la nuit ni le jour.*  
*- Oh ! maman, pourquoi ?*

*- Hélas, tu en es la cause, Veso*  
*Car tu as été détruit, mon fils*  
*Tu as été détruit, hélas !*  
*Avec ton père...*

*A quoi me sert, Veso*  
*Ma pauvre vie ?*  
*Car je suis désormais seule*  
*Parmi les Tsiganes"(19).*

Toute une génération de Roms a grandi après 1945 en ignorant presque tout du destin de leurs parents qui ne le chantaient ni ne le racontaient et qui, dans de nombreux cas, ne pouvaient l'écrire. Il y a quelques années seulement que des rescapés, comme Ceija Stojka, ont commencé à dire leur histoire et qu'une nouvelle génération de poètes et de chanteurs ont pris l'holocauste pour thème. Ces quelques chants peuvent être considérés comme un mémorial à des victimes souvent oubliées.

---

1) Kogon Eugen : "L'enfer organisé - le système des camps de concentration", *La Jeune Parque*, p. 125, traduit de l'allemand.

2) Nansen O. : "Fra dag til dag", Oslo, 1946, vol. 3 p. 250.

3) Gunther W. : "Sinti und Roma im KZ Bergen-Belsen", Hanover, 1990, pp. 1-2.

4) Ackovic D. : "The Suffering of the

Romany in Jasenovac”, Belgrade, 1994 p. 22.

5) “KZ-Lieder der Roma”, Hemetek U. et Heinschink M., *Jahrbuch des Dokumentationsarchives des österreichischen Widerstandes*, Vienne, 1992, p. 88.

6) Hemetek et Heinschink, *op. cit.* p. 87.

7) Stojka Ceija : “Reisende auf dieser Welt”, Vienne 1992, pp. 150-151.

8) Stojka Ceija : “Wir leben im Verborgenen”, Vienne, 1988, p. 35.

9) Stojka Ceija : “Reisende auf dieser Welt”, 1992, p. 152.

10) Stojka Ceija : *op. cit.* 1988, p. 23.

11) “KZ-Lieder der Roma”, Hemetek U. et Heinschink M., *Jahrbuch des Dokumentationsarchives des österreichischen Widerstandes*, Vienne, 1992.

12) Ficowski Jerzy : “The Fate of Polish Gypsies”, in Porter J. ed. *Genocide and Human Rights*, Lanham MD, 1982, pp. 166-177.

13) Karoly Bari : “L’holocauste dans la poésie du folklore tsigane”, in *Etudes tsiganes*, Paris, 1993, vol. 1.

14) Necas C. et Holy D. : “A Auschwitz il y a une grande prison”, in *Cahiers de littérature orale* n° 30, Paris, 1991, pp. 16 et suivantes.

15) Necas et Holy parlent de ces variantes dans l’article *op. cit.*

16) Hemetek et Heinschink, *op. cit.* p. 92.

17) Karsai L. : “Chants tsiganes hongrois de l’holocauste” in *Cahiers de Littérature orale* n° 30, Paris, 1991.

18) Erdos Kamil : “Four Lamentations”, in *JGLS*, vol. 42 n° 1-2, 1963.

19) Erdos Kamil : *op. cit.*

---

## LE DEBAT

---

**WACLAW DLUGOBORSKI** : Vous conviendrez certainement avec moi, M. Kenrick, qu’il est plus difficile de déterminer, pour les Tsiganes que pour les autres nations, quels sont les chants créés dans les camps et lesquels ont été composés après. Dans les autres pays, les déportés s’en souciaient dans différentes commissions de recherche. Tandis que pour les Tsiganes, peuple sans histoire ni institutions propres, ce passage du camp à la liberté n’a pratiquement pas fait l’objet d’écrits. Quand ont été créés les chants que vous avez cités ? Il y a doute.

J’ai une deuxième réserve à formuler, elle concerne les poèmes de Papusza qui évoquent le destin de ces Tsiganes assassinés quelque part par les nazis. Ces poèmes sont contestables parce que Papusza a pu se faire aider. Elle avait un conseiller en poésie et on se demande donc si elle a pu vraiment écrire cela toute seule.

**DONALD KENRICK** : Je réponds tout de suite à cette dernière remarque. Je crois que Papusza a bel et bien écrit des chants. Il est possible que la traduction polonaise soit meilleure que l’original en romani, cela, je ne peux le dire. Pendant la guerre, Papusza s’était cachée dans les bois ; elle a décrit cette expérience et cela semble authentique. La personne qui a consigné les poèmes n’a pas vécu dans les bois, et je ne pense pas qu’elle aurait eu la même expérience.

A propos du premier point : je ne voudrais pas me lancer dans une analyse de texte dans le cadre de ce colloque. Mais il existe des chants qui parlent de Tsiganes gazés à Auschwitz ; je pense qu’ils ont dû être composés après que ces événements eurent lieu, et par des gens qui se trouvaient ailleurs, dans d’autres camps. Je ne crois pas que la nouvelle que des gens ont été gazés à Auschwitz se soit propagée jusqu’aux autres camps avant la fin de la guerre, mais je peux me tromper. Donc, je suppose que les récits faisant référence à quelque chose que les gens n’ont pas vu doivent dater de l’après-guerre et provenir des récits d’autres personnes. Peut-être y-a-t-il eu deux ou trois chants de plus datant des camps. J’ai écarté sans pitié les chants qui, à mon avis, ont pu

être écrits après 1945. Toujours est-il, qu'aujourd'hui, on trouve énormément de textes, de chants et de poèmes sur les camps et les expériences qui y ont été vécues.

**ANDRÉ MIGDAL :** J'ai eu la chance de participer à l'élaboration d'un triple album de disques, il y a déjà plusieurs années, et j'ai signé une introduction où il est question de témoignages de tziganes(1). Dans les camps, les SS avaient commandé des chants pour les orchestres. A travers ce triple album de disques, on a connaissance des chants commandés par les SS. Notamment, le chant "L'hymne des déportés" de Rudy Goguel est né de cette manière, il a été transmis clandestinement en Suisse où il a transité, puis est revenu pour être porté à la connaissance du public. L'histoire des tziganes n'a donc pas été complètement oubliée en France.

**DONALD KENRICK :** Il doit exister une vingtaine de chants, c'est un chiffre très réduit. Même si vous le multipliez par deux... Je crois que pour les Tziganes, la musique a une toute autre signification que pour les autres détenus des camps. Mais nous en reparlerons demain après-midi après la communication sur la musique dans les camps. J'espère qu'au fur et à mesure du déroulement de ce colloque, les gens se précipiteront vers moi pour m'apporter d'autres chants ou me donner des références : j'en serais très heureux. C'est la première fois que j'aborde ce thème particulier en public et je pense que grâce aux informations que je vais recueillir ici, ma prochaine intervention sera meilleure.

---

(1) *Poèmes et chants concentrationnaires, BAMLD 5845 à 5847.*